

L'homme au chapeau Rouge

Copyright © 2017 Rachid Hachi

Tous droits réservés.

ISBN : 979-10-97375-00-3

Rachid Hachi

L'homme au chapeau rouge

Une enquête de l'inspecteur Mahad

Du même auteur

L'enfant de Balbala

Sombres intrigues

Les macchabées de la Mer Rouge

Ayaan Daran

Le pacte du Silence

Semelles de vent

Les acacias d'été

Destins brisés

Testaments du ciel

Lamentations (poésie)

Mon pays Safran (poésie)

SAHAN (poésie)

Les larmes des ténèbres

NAQABU (poésie)

Pour mes fils Haroune et Ammar qui ont toujours
le mot pour me distraire...

Le cadavre

Le berger conduisait son troupeau d'un pas pressé. Djibouti n'était plus loin. De loin, il voyait les toits en tôle ondulés qui étincelaient sous le soleil du matin. Cette ville le fascinait à chaque voyage. Il était à son dixième voyage et c'était comme s'il était à son premier *safar*¹.

Chaque fois, il ressentait la même excitation, le même engouement. Dès le départ de la caravane au fond de la brousse somalienne, non loin de Guerissa, Ousleye sentait sourdre en lui l'enivrement propre à la ville. Une certaine forme d'excitation qu'il ne maîtrisait pas. Non, ce n'était pas de la peur, ni de l'appréhension, bien différente de l'excitation de la première découverte.

¹ Voyage vers la ville.

C'était une envie irrésistible, comme lorsqu'il souffrait du manque de sa chique de tabac. Dès l'annonce qu'une caravane serait apprêtée pour Djibouti, il ne tenait plus en place ; ses mains tremblaient, ses lèvres remuaient pour ne rien dire. Et il posait des questions, beaucoup des questions à son entourage, surtout à son père, un être radin et difficile de caractère. Un voyage avec lui serait synonyme de privations.

Une fois le cheptel vendu, il ne pourrait pas aller au centre-ville pour acheter une botte de khat et brouter à l'ombre d'un kiosque de l'avenue 13 jusqu'à la tombée de la nuit avant de faire un saut dans le quartier des femmes faciles non loin de là.

Oui, lui, l'homme de brousse habitué aux femmes fuyantes, chamarrés dans leurs habits épais, avait appris à goûter le plaisir charnel négocié au rabais. Il y allait chaque soir. Et pour ne pas éveiller les soupçons chez son père une fois de retour, il se privait de nourriture. L'argent de sa pension le berçait de ce plaisir, une semaine ou deux, selon le séjour et le besoin de la famille.

Un jour, alors qu'il revenait de Djibouti après un séjour d'un mois, Ousleyeh tomba gravement malade. Il toussait beaucoup et ne mangeait presque plus. Il était déjà amaigri à son retour. Et cet après-midi, quand la caravane s'arrêta non loin du campement, son père Miganeh vint le voir et le regarda longuement. Il tourna autour de lui et lui dit finalement :

- On dirait que tu n'as rien mangé depuis ton départ...

- Je ne m'habitue pas à la nourriture de la ville. Tu le sais toi aussi papa.

- Tu es mourant Ousleyeh.

- Non père, je vais bien. Ne dis pas cela...

- Je crains que tu n'aies rien mangé durant ton séjour. Tu n'as pas utilisé ta pension ?

- Si... si... mais c'est l'été à Djibouti. Il fait très chaud, il souffle un vent de poussière.

Et moins de deux plus tard, Ousleyeh tomba malade. La fièvre l'avait terrassé. Il restait chaud comme une marmite sur le feu jour et nuit. Miganeh n'avait plus de doute, son fils aîné souffrait du mal de la ville. Celui d'utiliser son argent pour autre chose que la nourriture. Il savait bien cela, car son frère Houdone avait été emporté par une maladie mystérieuse qu'il avait contractée en ville. Il avait maigri, perdu ses cheveux. Il avait agonisé pendant deux longues années avant de rendre l'âme.

Sa femme ne fit pas longue à le suivre sous terre. Les mêmes symptômes, la même souffrance atroce. Une personne qui dépérit à vue d'œil, qui devient méconnaissable pour finir comme une épave nauséabonde. Miganeh se souvenait de tout cela. Le campement avait alors préparé du riz blanc et du lait en offrande aux *Aouliyas*. Mais lui, il le savait. Houdone s'échappait de leur bivouac aux abords de la ville de Djibouti une fois la nuit venue. Il prétendait acheter quelque chose, qu'il avait mal à la tête ou qu'un cousin l'attendait quelque part.

Et Miganeh ne le voyait revenir qu'à l'aube. Il se jetait sur un tapis et ronflait aussitôt.

Heureusement, son fils avait eu de la chance. Il le transporta sur dos de dromadaire jusqu'à un hôpital tenu par une sœur italienne à Borama. Pendant deux jours qu'on le diagnostiquait, Miganeh craignait le pire. Il écoutait les médecins discuter, les infirmières papoter. Il pensait qu'on lui cachait l'état de son fils. Pour lui, cela ne faisait aucun doute, ils allaient laisser Ousleyeh agoniser sur son lit jusqu'à mort s'ensuive. On allait rapidement l'enterrer à Borama, par des agents mandatés par l'hôpital. Ousleyeh serait ensevelit sans aucune cérémonie.

Puis, un matin, un médecin vint le voir alors qu'il était allongé sur sa peau de vache qui lui servait de couchage dans la cour de l'hôpital.

- Ce n'est pas grave pour ton fils, lui dit-il. Il a la tuberculose.

- Tuberculose ?

- Oui. Vous avez vu qu'il a maigri et qu'il tousse beaucoup. C'est une maladie des poumons. Elle est contagieuse.

- On la contracte comment ? demanda Miganeh. Il s'est rendu récemment à Djibouti.

- C'est un virus. Mais son cas n'est pas désespéré.

- Et...

- Alors on va le garder ici pour au moins deux mois. Si vous voulez, vous pouvez rester avec lui. Sinon, retournez en brousse et revenez après un mois et demi.

- Oui, on a beaucoup à faire en brousse. C'est mon fils aîné. Mais comment le laisser tout seul ?

- On va bien s'occuper de lui. De toute façon, il n'a besoin de personne. Nous lui donnons tout, ses habits seront lavés par des agents agréés de l'hôpital.

- Merci docteur, à mon retour je vais vous apporter un peu de beurre de chèvre.

Miganeh fit ce que le médecin lui conseillait. Il partit rejoindre le campement à quatre jours de marche de là. Sans Ousleyeh et lui, il ne restait plus que deux petits garçons et deux filles à maison. Les petits pouvaient garder les cabris autour du campement, les filles non plus n'iront pas loin sans un homme fort autour. Qui garderait le gros du troupeau, chèvres et moutons ? Qui chercherait les dromadaires à la tombée de la nuit sur des kilomètres, dans les oueds desséchés et les vallons caillouteux parfois infestés des hyènes ou des brigands ?

La famille était à la merci de tous les aléas. Il arrivait souvent que les hommes du campement, ne voyant aucun responsable, tuent une chèvre ou un mouton dans l'oued. Quoiqu'ils disent, personne ne pourra les contredire, surtout pas la mère ou les filles. Deux mois plus tard, Miganeh retrouva son fils en bonne forme. Il avait bonne mine. On dirait un arbre qui avait fleuri après une longue période

de sécheresse. Il ne toussait plus et avait pris un peu de kilos.

Depuis cet épisode, Ousleyeh se savait en sursis. Son père le surveillait, il le questionnait à chaque fois qu'il rentrait de la ville. Pendant une semaine ou deux après sa rentrée, Miganeh tournait encore autour de lui, comme pour scanner cette maladie qui moussait dans les veines de son fils et qu'il n'arrivait pas à déceler.

Ousleyeh pressait le pas. L'air humide de Djibouti chatouillait ses narines. Même s'il n'aimait pas cet effluve de poisson qu'elle charriait des fois, Ousleyeh accueillait cette odeur comme une bénédiction. Après la longue marche forcée de cinq jours à travers le désert du **Griad**, les nuits de bivouac animées par les assauts des hyènes affamées sur le troupeau, Ousleyeh n'avait plus rien à craindre maintenant. D'ailleurs, une fois la frontière franchie, les caravaniers relâchaient l'attention. Il n'y avait ni hyène, ni chacal, ni brigand dans cette partie de la frontière. En

plaisantant, les caravaniers disaient souvent que le blanc avait tout emporté avec lui, animaux sauvages mais aussi les hommes de ce territoire.

Il pensait à la Somalie, à cette terre à mille et une facettes, riche et désolée à la fois, ce pays fantôme aujourd'hui qui naguère brillait de mille feux et titillait les puissances du monde. Il n'y avait pas longtemps, les hommes s'entretuaient, pour une raison qu'eux bergers de la brousse aux acacias cassants n'avaient jamais comprise. Certains d'entre eux étaient partis faire la guerre pour n'en plus revenir ; d'autres revinrent mutilés. Et qu'était-ce un homme mutilé en brousse sinon un fardeau pour sa famille. Il serait là jusqu'à la fin de ses jours, ne trouvant ni femme à marier ni un cheptel à fructifier.

Il pensait à cette folie humaine quand il vit un homme allongé sous un arbre sur le versant ouest de l'oued *agadheere*². Il le crut dormir. Mais comment dormir en plein soleil ? Ce dernier étant au zénith, l'arbre famélique n'avait presque plus

² Principale affluent de l'oued d'Ambouli traversant la ville

d'ombre. Ousleyeh pressa le pas. Il voulait voir cet homme de la ville. Car, au vu de ses habits, il avait vite compris qu'il ne s'agissait pas de broussard.

Le chemin passant à côté de l'arbre, Ousleyeh n'eut pas besoin de faire un détour. Arrivée à sa hauteur, il jeta un coup d'œil à l'homme sans trop donner d'attention. Il portait un pantalon et une chemise comme tout homme de la ville. Ousleyeh se demandait comment les hommes de la ville pouvaient porter de tels habits. Ne sentaient-ils pas l'étroit ? Comment faisaient-ils pour se soulager quand ils ne sont pas dans leur maison ?

Ousleyeh continua sa route. Il avait hâte de rejoindre la foire au bétail avant qu'il ne soit midi. Passé ce temps, il serait obligé d'attendre le lendemain, car les *dilaals*³ seraient rentrés chez eux. Pourtant, il voulait vite faire une affaire pour être libre pour ce soir. De plus, ses bêtes étaient fatiguées. Certaines marchaient doucement, elles n'avaient plus envie de happer le sol à la recherche de quelque chose à manger. Et cela n'était pas bon

³ Courtiers

signe, Ousleyeh le savait. Il fallait qu'il se débarrasse très vite de ses vingt moutons.

Si cet homme sous l'arbre pouvait se permettre de dormir, lui n'avait pas de temps. Le temps jouait contre lui. Quand le soleil serait au milieu du ciel, que son ombre disparaîtrait sous ses pieds, Ousleyeh aurait à faire face à une situation critique. Une partie de ses bêtes mourront de fatigue sans aucun doute. Et cela, Miganeh ne comprendrait pas.

Ousleyeh s'arrêta net. Et si l'homme ne dormait pas ? Combien des fois avait-il vu un imprudent qui avait voulu affronter ces étendues désertiques sans une gourde d'eau agonisé sous un arbre ?

Il revint aussitôt sur ses pas et marcha vers l'homme d'un pas pressé. Il s'accroupit à côté de lui et le toucha. La fraîcheur du cou le fit sursauter. Ousleyeh se mit prestement debout. Il avait entendu son grand-père Guedi dire « le toucher d'un mort porte malheur ». Comme pour conjurer cette prémonition diabolique, Ousleyeh essuya sa main contre l'écorce de l'arbre.

L'homme avait les yeux fermés, la main droite sur son cœur. On dirait qu'il dort paisiblement. Il portait des sandales noires, un pantalon marron et une chemise à carreau. Un chapeau rouge était posé à côté de sa tête. Comme tout bon berger de la brousse hostile de ces contrées, Ousleyeh vérifia s'il n'y avait pas une gourde d'eau à côté du cadavre.

Il ne vit que ce chapeau rouge d'une forme si particulière. Il devait avertir quelqu'un de ce cadavre. Pourquoi pas la Police.

La transaction

Youssef marchait d'un pas alerte le long du trottoir de l'avenue Cheik Houmed. Ce nom s'affichait fièrement sur une pancarte accrochée au poteau du feu de signalisation. Mais pour lui et bon nombre de Djiboutiens, cette route envahie par endroit par la poussière rampante, s'appelait Boulevard De Gaulle.

Le soleil tapait fort. L'été pointait du nez. Il n'aimait pas la période estivale avec le khamsin⁴ et la chaleur d'étuve. La ville se vidait. Les coupures de courant devenaient plus fréquentes.

⁴ Vent chargé de sable

Mais sa préoccupation principale était ailleurs. Il se hâtait vers un rendez-vous très important. Il tenait fermement une serviette contenant les *précieux objets*. C'était comme cela qu'il aimait dire à ses clients. Les *précieux objets*. C'était un nom de code qui disait tout. La nature de la marchandise qui était précieuse notamment.

Né à Arta, cette localité désolée qui surplombait la capitale, d'un père légionnaire et une mère partagée entre la partie de khat et le sommeil harassant qui s'en suivait, personne ne s'étonna quand il quitta l'école en classe de CM1. Il était de la *mauvaise graine* d'ailleurs. Youssouf se retrouva dans les rues du village à longueur de journée. Il jouait, chapardait, harcelait les fillettes qui allaient à la boutique. Au moindre problème, tout le monde montrait du doigt Youssouf, *l'enfant du blanc*. Il faut ainsi le souffre-douleur de la cité pendant des longues années.

Il décida un jour de partir vers Djibouti. Cette ville qu'il contemplait les illuminations pendant la nuit, perché sur une crête, le fascinait depuis son

jeune âge. Et maintenant qu'il avait quinze ans, plus rien ne le retenait à Arta. Youssouf voulait partir loin de ce village insalubre où tout le monde se surveillait. Il voulait couper le cordon ombilical qui le retenait encore aux péchés de sa mère, l'aventure avec ce légionnaire stationné à Arta pendant six mois dans l'espoir qu'il l'amène avec elle en France.

Plongé dans ses souvenirs, il ne remarqua pas qu'il était suivi. Un homme le lorgnait sévèrement, à plusieurs dizaines de mètres derrière lui. Youssouf continuait son chemin. Il bifurqua vers sa gauche et s'engouffra dans le Quartier 2 par une petite ruelle en terre parsemée de nid de poules.

Les maisons se suivaient et se ressemblaient, basses, rongées par la rouille, les portes en bois moisi par l'humidité. Quartier 2, un coin malfamé de la capitale. Cet endroit aussi traînait derrière lui une réputation sulfureuse. Un quartier où l'on négociait la chair humaine, où la misère humaine n'avait d'égal que la cruauté de ceux qui venaient en profiter. Des enfants en haillons, des femmes

mal habillées, aux seins pendants comme des grues de chantier rouillées, des hommes abrutis par la drogue et des chiens si sales qu'ils sont à peine reconnaissable lorsqu'ils sont allongés par terre.

Pourtant, c'était ici que Youssouf se plaisait. Rien ne pouvait l'atteindre dans ce coin triste de la capitale. Quand il était au Quartier 2 Youssouf baissait la garde. Ici, il était chez lui. Il connaissait tous les recoins. Il vit naître beaucoup de gosses de ce quartier depuis quinze ans qu'il fréquentait les lieux. Il en vit mourir aussi comme des pestiférés, des jeunes hommes, mais des femmes surtout, emportées par la *maladie*.

Youssouf poussa une porte sans frapper. Il se retrouva dans une petite chambre mal éclairée. Les murs en contreplaqué ne portaient aucune peinture. Deux hommes étaient assis par terre sur une natte. Youssouf les regarda un long moment avant de se décider de s'asseoir en face d'eux sur un petit tabouret en bois.

Youssouf n'aimait guère avoir affaire à des inconnus. Mais il n'avait pas le choix. Il ne pouvait

garder sa cargaison plus longtemps et ses anciens clients semblaient avoir des problèmes. D'ailleurs lui aussi craignait des répercussions. Il surveillait ses arrières ces derniers jours. Parfois, il décelait une ombre qui le suivait.

Yousseuf posa la serviette devant lui et regarda les hommes en face de lui. L'un était grand, avec une calvitie vorace qui dénudait toute sa tête. L'autre semblait plus petit avec un regard de fauve enragé.

- *Nabad*⁵, dit Yousseuf.
- *Nabad*, répondirent-ils en chœur. Nous t'attendions. Vous avez tardé.
- Oui, je ne vis plus dans le parage.
- Alors, tu as apporté la marchandise, dit le grand homme chauve.
- Oui. Dites-moi qui vous êtes d'abord.

⁵ Bonjour en Somali

- Moins vous en savez, mieux c'est pour vous Youssouf.

- Vous avez raison...

- De toute façon, tu n'as rien à craindre, ajouta le petit. Une fois la transaction faite, tu n'entendras plus parler de nous. Tu peux en être sûr.

Youssouf sourit légèrement. Tous les clients disaient la même chose. Mais la réalité était autre. Souvent après la première transaction, une seconde requête suivait de près. Puis, les demandes se faisaient plus pressantes. Il savait sans se tromper que ces deux hommes n'étaient que des intermédiaires, le premier maillon d'une longue chaîne.

Youssouf ouvrit la serviette et prit dans sa main un sachet en plastique noir. Il posa par terre et l'ouvrit délicatement. Les hommes vinrent s'accroupirent autour du sachet. Le grand prit un briquet de sa poche et éclaira le contenu. Il poussa un petit sifflement.

- C'est du bon, dit-il.

- Oui, répondit Yousseuf. C'est de la qualité.

Le petit fourra la main dans le sachet. Il prit un échantillon de la marchandise qu'il tint sous son regard un long moment. Puis, il le donna délicatement à son compagnon. La marchandise fut soupesée, retournée dans tout le sens.

- C'est magnifique, dit le grand, c'est vraiment de la qualité. Tu le cherches où ?

Un sourire moqueur étira les lèvres de Yousseuf. Il ne pouvait pas dévoiler ses sources et ses clients aussi le savaient. Le grand n'insista pas. Il déposa l'échantillon dans le sachet et rejoint la natte. Il croisa ses jambes et entrecroisa ses doigts comme un homme qui se préparait à une longue séance de négociation.

- Vous voyez la qualité de la marchandise, dit Yousseuf. Et vous savez le prix du marché. Il ne faut pas que nous perdions notre temps à négocier.

Le grand jeta un coup d'œil à son acolyte. Ce dernier fixait le sachet, comme pour sonder l'origine de cette marchandise qui les éberluait. Le coup de coude de son ami le fit sursauter.

- Dis-nous votre prix, dit enfin le petit.
- Vous savez le prix du marché je suppose...

Les deux hommes acquiescèrent. Youssouf les regarda d'un air suspicieux. Leurs manières ne le convainquaient pas. Ils manquaient de cette touche professionnelle qui fluidifiait les transactions de ce genre. Pour les hommes rompus au métier, il leur suffisait un coup d'œil pour appréhender la qualité de la marchandise, d'un hochement de tête pour donner son consentement et d'une légère poignée de main pour sceller le deal. Tout le reste était superflu. Et surtout le prix ne se disait jamais. L'ambiance du marché se révélait à tous, parler de prix ou négocier, c'était être un novice, voir un élément infiltré par la Police.

Youssouf hésitait. Il ne connaissait pas ces hommes. Mais il ne pouvait pas refaire le chemin

du retour avec la marchandise non plus. C'était trop risqué. Il se demandait pourquoi il avait accepté ce deal. Son ami Osman lui avait pourtant assuré qu'il les connaissait. Osman, un ami de longue date qui ne dépassait guère l'étape d'intermédiaire. Ne voulait-il pas se risquer dans ce trafic ? Ou manquait-il le sens des affaires ?

Cependant, il possédait le sens du contact ; Osman connaissait tous les hommes de cet univers, leurs origines, leurs familles et pouvaient même discourir sur leur vie. Osman lui amenait des bonnes affaires et se faisaient par la même occasion un peu d'argent. Son travail à la Voirie ne lui apportait pas de quoi vivre. Avec deux femmes et neuf enfants à charge, ses séances de Khat de tous les jours, Osman vivotait. Il était sans cesse sur la corde raide. Un mois c'est la première femme qui risquait l'expulsion pour loyer impayé, le mois suivant c'est à la seconde famille que la boutique coupait les vivres ; il fallait courir derrière les factures d'électricité, ceux de l'eau.

- Alors, dit le grand homme. On conclut l'affaire ou pas ?

- Vous savez le prix ou pas ?

Les deux clients se regardèrent. Le doute se fit dans l'esprit de Youssouf. Ce regard échangé en disant long sur leur méconnaissance de l'univers dans lequel Youssouf vivait depuis maintenant une dizaine d'années.

D'un geste pressé, Youssouf tira la fermeture éclair de sa serviette et se leva.

- Mais, où vas-tu ? demanda le petit.

- On fera affaire quand vous saurez comment procéder, répliqua Youssouf sur un ton où pointait l'énervement.

- Nous avons l'argent avec nous...

- Qui a parlé d'argent ? dit Youssouf.

Cette allusion à l'argent rompu définitivement le contact. Youssouf comprit qu'il avait été trompé cette fois. Soudain, la nouvelle

réalité se révéla à lui. Un voile se déchira et l'horreur de ce qui l'attendait inonda son esprit de peur et de dégoût.

Il jeta un dernier regard sur les deux hommes assis sur la natte avant de se ruer vers l'extérieur. C'était à ce moment qu'il remarqua la voiture qui barrait complètement le chemin. Elle était si proche de la porte de la maison qu'on ne pouvait pas sortir sans se heurter contre la carrosserie rouillée et cabossée de la Toyota Corolla.

Youssef fit un pas en arrière. Mais les deux hommes se trouvaient derrière lui et rendait impossible toute retraite. Ils n'avaient pas d'armes. Pourtant, Youssef compris par leurs mains collées contre les pantalons qu'elles ne pouvaient pas être loin. Un pistolet ou un couteau se trouvait forcément derrière le dos ou dans la poche droite, prêtes à donner une mort fulgurante à la moindre résistance. Dans son univers, Youssef avait très vite appris une chose : la vie n'avait aucune valeur. On ne pouvait dealer avec elle, on ne pouvait ni

donner ni troquer. Ne comptait que les marchandises qui rapportaient de l'argent liquide, qui changeaient rapidement de main et qui procuraient une fierté pour tous. Pour les intermédiaires, la fierté d'avoir tenu parole et pour les dealers celui de tenir leur rang.

- Que me voulez-vous ? demanda Yousseuf en se tournant vers les deux clients.
- Rien, répondit le grand. Nous voulons la marchandise. Donnez-la-moi et il n'y aura aucun problème.
- Vous n'êtes pas du cercle, n'est-ce pas, dit Yousseuf en s'approchant du grand pour le toiser.
- Ça n'a aucune importance...

Yousseuf resta figé, son visage proche de celui du grand homme chauve. Il scrutait ce visage desséché, cette bouche aux dents noirs et ce nez qui penchait vers un côté, comme celui d'un vieux boxeur cassé à plusieurs reprises. Un visage sévère

et sans nom. Des questions se bousculaient dans sa tête. S'il perdait la vie aujourd'hui dans ce taudis du Quartier 2, personne ne le retrouverait. Il mourrait en anonyme. Son corps serait jeté quelque part, sous les prosopis de Haramous ou abandonné parmi les cailloux brûlants de l'oued *agadheere*.

Youssef survécut à tous les coups bas du cercle, les tentatives de renversement des alliances, les marchandises volées et l'argent qui ne rentraient pas. Il avait grimpé les échelons depuis simple intermédiaire jusqu'à être aujourd'hui le chef incontesté d'une filière qui brassait des millions, non en franc mais en dollar. Des dizaines d'hommes et de femmes, depuis Djibouti jusqu'au Somaliland dépendaient de son habilité à trouver des clients solvables mais surtout de son sens de la débrouillardise pour éviter les ennuis vis-à-vis de ses concurrents et les infiltrations ravageuses de la Police. La serviette qu'il serrait contre sa poitrine contenait vingt mille dollars de marchandise. Valait-il la peine de mourir pour ce montant ? Il engendrait plus que cela en un seul jour de transaction, si tout se passait bien. En un mois,

quand le filon produisait bien, Youssouf générait facilement plus de cent mille dollars.

À quoi bon de mettre sa vie en danger pour vingt mille ? Youssouf tendit la serviette au grand d'un geste brusque. L'homme ouvrit et regarda à l'intérieur. Un sourire furtif éclaira ses lèvres.

- Bien, voilà une décision sage, dit-il. Je ne suis pas quand même ingrat, je vais vous payer, ajouta-t-il en plongeant sa main droite dans la poche de son pantalon.

Youssouf recula par réflexe. Il imaginait la suite. Cette main qui sortirait de la poche avec un pistolet et la flamme de la mort qui en rejaillirait immédiatement. Ce serait la dernière image qu'il emporterait de ce monde, un flash lumineux. Même s'il savait le danger qui l'entourait et le risque que représentait le cercle dans lequel il évoluait, Youssouf désirait une mort douce. Il n'imaginait pas mourir sous les balles ou d'un coup de couteau. Il aurait dû être riche pour se retirer du cercle infernal. Même s'il générait autant d'argent, il ne lui restait pas beaucoup d'argent à la fin. Il

fallait payer les intermédiaires, arroser certains éléments subversifs du cercle, payer les hommes qui s'échinaient dans les montagnes pour faire sortir des entrailles de la terre cette belle marchandise. Pour qu'il songe à tirer sa révérence, il fallait décupler la production et trouver plus de clients. Ainsi, il pouvait espérer mourir en paix, d'une mort douce, dans une belle demeure, entouré des siens.

- Ne crains rien, je ne vous veux aucun mal. Enfin, pour le moment, s'empessa de compléter le grand homme.

Sa main ressortit de la poche tenant une liasse de billet en franc. Que des billets verts de dix mille franc crissant. L'homme plaqua la liasse contre la poitrine de Youssouf et dit.

- J'espère qu'on se reverra. La prochaine livraison peut-être.

Youssouf saisit l'argent et l'enfouit aussitôt dans la poche. Les gestes du métier étaient là malgré la peur. Il regarda les deux hommes le

dépasser et monter dans la vieille voiture qui démarra aussitôt dans un fracas de bruits métalliques. Il savait sans se tromper que l'ambiance allait changer. Pour le meilleur ou pour le pire, il n'en savait rien.

Toujours est-il, qu'au fond de lui, un sentiment de peur grandissait. Il était sûr que quelque chose d'insolite se tramait. En marchant vers le boulevard De Gaulle, il se demandait pourquoi il avait gardé le contact avec Osman pendant si longtemps ?

Mahad arriva sur les lieux...

La voiture roulait sur la route d'Arta à vive allure. Mahad avait les mains nouées sur le volant. Il se hâtait vers le lieu du crime. Même si pour le moment rien n'étayait cela, il pensait que s'en était un.

Sinon comment un homme bien portant pourrait se retrouver à des kilomètres de la ville, en pleine période de chaleur et plus particulièrement au bord de l'oued *agadheere* desséché.

Tout cela ne collait pas. Mahad bifurqua vers la route qui partait en direction de Holl-Holl⁶ quand il fut près de l'arrondissement quatre. Le lieu respirait la désolation. Des grosses tables en bois se trouvaient de part et d'autre de la rue. C'était les tables du khat. Il était quatorze heures et le gros des clients s'étaient dispersés. Il ne restait que quelques hommes qui négociaient encore une botte ou deux, assis à côté des vendeuses qui furetaient dans les branches de ce qui leur restait. Mahad savait sans se tromper qu'elles étaient en train de mélanger minutieusement les branches du khat frais avec celui d'hier.

Des camions bennes stationnaient non loin de là, des chinoises qui arboraient des noms abracadabrants. Mahad cherchait des yeux les anciens noms familiers comme Nissan ou Hino, en vain. Le monde se faisait assaillir par les Chinois, Djibouti, elle, commençait à être submerger. Habits, articles domestiques, camions, on consommait chinois à outrance. Les Djiboutiens discutaient souvent de cet assaut brutal des

⁶ Village au sud-est de Djibouti

hommes aux yeux bridés. Certains avaient même trouvé une explication toute faite : les Chinois ? C'est les *Ya'jouj wa Ma'jouj*⁷. L'Islam prédisait leur sortie vers le monde, qu'ils écumeront la terre, prendront tout, arbres et cailloux et assécheront les mers.

Mais Mahad n'y croyait pas tellement. Pourquoi les blancs qui avaient essaimé le monde, pratiqué la traite des êtres humains, puisé les ressources de la terre entière ne seraient pas ce peuple tant décrié par l'Islam ? Il pensait que le *Ya'jouj wa Ma'jouj* n'était qu'un concept auquel des peuples ou des civilisations adhéraient, sans le savoir, par leurs comportements voraces et leur volonté insatiable de conquérir le monde.

Plongé dans ses pensées, Mahad dépassa un amoncellement de détritiques et des épaves que certains utilisaient pour se faire des parcelles de terrain le long de la route. Arrivé à un carrefour, il lança sa monture vers l'est, dépassant les bâtiments flambant neuf de l'Université de Djibouti. Il en vint

⁷ Gog et Magog

à sourire de ce contraste saisissant. Une université si bien construite au cœur d'un bidonville malfamé. Pour venir travailler ou étudier à cet endroit, il faudrait prendre cette route sinueuse bordée par ces soi-disant garages débordants de rouille et de déchets. Un spectacle déprimant pour les professeurs et les élèves.

Mis à part l'ambiance qui était loin d'être studieuse, Mahad imaginait le coupe-jarret que pouvait se transformer cet endroit une fois la nuit tombée pour les nombreux étudiants voulant rejoindre à pied la route d'Arta pour prendre le bus. Surtout pour les filles. Sans éclairage, cette route serait un lieu propice pour harceler, voler et même violer. Il pensait, avec amertume, revenir dans ces lieux pour enquêter une fois que l'Université de Djibouti aurait établi ses locaux ici.

Mahad arriva non loin de l'oued. Le bitume s'arrêtait et une piste caillouteuse traversait l'oued pour déboucher de l'autre côté, vers Nagad. Au loin, il voyait la nouvelle gare, encore un ouvrage des Chinois. Peu importe qui l'avait construite, la